

Les murs des sons

Julie Fauteux

Numéro 157, décembre 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93339ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fauteux, J. (2019). Les murs des sons. *Les écrits*, (157), 10–13.

LES MURS DES SONS

Nous perçons les flaques d'eau gelée avec une branche, lançons des pierres pour faire éclater la glace sur le ruisseau et marchons sur elle, jusqu'à la faire céder. Dans un craquement à la fois sec et mouillé, un pied ou les deux s'enfoncent. Nous crions. Nous rions de sentir l'eau s'infiltrer par les trous des lacets, imbiber le cuir, la laine, envelopper nos pieds d'un froid qui se mélange à la chaleur de notre peau. Et ce mélange est délicieux. Nos genoux tremblent, nos dents claquent, les tremblements et les claquements nous font rire.

L'été, nous marchons en équilibre sur des pierres qui affleurent à la surface de l'eau. Nous grimpons aux arbres aux branches basses, marchons sur celui arraché à la berge ; celui qui gît sur la rivière. Il a perdu son écorce, il est lisse et nous glissons. Nous crions en tombant, rions en percutant l'eau. Nous n'avons peur de rien, nous avons peur de tout. Nous courons pour le plaisir et nous courons de peur.

Aujourd'hui nous cherchons la disparue. À la sortie du village, seul le grand personnage sculpté nous voit partir. Il vient d'entendre un bruit et jette un coup d'œil derrière lui, son menton touche son épaule de métal, c'est par là qu'il faut aller. Nous acceptons l'étrange, la bizarrerie. Nous croyons qu'il y a du vrai et du grave dans l'absurde. Il nous regarde partir. Sa peau et ses vêtements sont de la même couleur, son bras gauche dans une longue manche qui s'arrête juste avant les ongles, l'autre manche retroussée sur un bras maigre : sa main disparaît dans la poche de son pantalon. Sur le socle, ses pieds sont l'un à côté de l'autre, il ne va nulle part. Son regard nous suit jusqu'au grand arbre sans feuilles, celui qui dépasse tous les autres et il remet sa tête en place.

Elle est disparue et sans nom. Les adultes savent des choses. Entre eux, ils parlent d'elle. Nous vivons à côté de leurs chuchotements, recevons des réponses fuyantes, entendons des allusions qui ne nous sont pas destinées, des dialogues entamés qui se figent quand nous passons. Ils comprennent des choses que nous ne pouvons qu'essayer de nous expliquer, ils transportent des objets lourds du passé au présent, les traînent, les font passer par-dessus la nuit et les poussent dans chaque nouveau jour. Et s'ils savent ce qu'il y a de pire, disparaître ou mourir, ils n'en disent rien.

Alors nous prenons ce rien, sinon leurs fins de phrases, leurs silences gênés. Nous dérobons leurs mots précieux. Nous amassons ces débris, les additionnons. Peu nous importe si la somme nous échappe, nous recommençons. À attraper des oui-dire déformés par la répétition et le temps, nous emportons le vertige de saisir d'un seul coup une part du monde, alors

que les détails nous restent inconnus. Nous partons avec ce que nous savons, ce que nous voyons et que les autres ne voient pas.

Ils la nomment simplement *la petite*. Son nom ferait mal, le prononcer préciserait ses traits flous, le timbre de sa voix résonnerait, mais sans mots. Peut-être son nom trace-t-il, rapide et brûlant, sa démarche, ses gestes, telle une branche sortie du feu qui dessine dans l'air. Et bien que le dessin s'éteigne au fur et à mesure qu'il surgit, ça leur pince le cœur.

Le sol est pâle, le chemin est une flèche souple, se courbe et s'incline, au bout il y a un aimant. Être disparu veut-il dire être nulle part ?

Au bout de nos pas, un endroit minuscule enserré par des feuillus qui penchent la tête tels des médecins sur une table d'opération. Ou bien un endroit immense, un cercle fermé, sans entrées ni sorties, que le chemin y menant. Le ciel un disque bleu. Et je les verrais de loin. Crâne, mains et pieds blancs sur des aiguilles rousses. En m'approchant, je m'élèverais et planerais au-dessus. Ses vêtements maintenant trop grands m'iraient bien et j'aurais honte d'y songer. Le petit squelette fait mine de se redresser pour s'asseoir, je ferme les paupières sur lui pour qu'il se recouche, il m'obéit.

À droite et à gauche, des buissons et des plantes se pressent, des feuillus s'immiscent entre les pins. Plus nous progressons plus il y a de branches et de feuilles mortes. Plus de trous, d'éboulis de pierre, plus d'arbres tombés en travers du chemin. Tout s'effondre, se fend, se défait, comme si chaque élément devait dans un dernier effort se transformer ou se déplacer avant de mourir.

En retrait, nous découvrons une construction noire, tacheté de lichen. Un buste aux épaules rondes, sans tête ni bras qui a émergé de la terre. Les poumons y sont emmurés, endormis. L'entrée est condamnée et il y a un grillage devant l'unique fenêtre. Sur son large rebord nous prenons appui et montons sur le toit. Deux forêts se mirent l'une dans l'autre multipliant à perte de vue des rangées et des rangées d'arbres. Le rocher creux permet de se cacher en temps de guerre. Elle reviendrait, nous la connaîtrions ; une ombre grise s'abaisse sur nous.

Elle qui serait une marée, charrie un fracas de métal froissé, cris et pleurs, qui va s'amplifiant, franchit les forêts jusqu'à nous. Elle, qui ondulerait et claquerait comme un drap qu'on secoue, se répandrait, s'ouvrirait devant les arbres et se scellerait derrière eux. Les arbres seraient les dents d'un peigne, le vacarme arriverait filtré et démêlé devant nous. Nous pourrions discerner ses pleurs, chaque pleur est une voix, chaque voix, un visage et un nom. Et l'ombre grandirait, noircirait, plongerait pour rejoindre le crissement de ferraille. Pour se fermer sur nous.

De retour, il n'y a de la place que pour poser un pied devant l'autre. Nous avons quitté depuis longtemps le chemin balisé. Des herbes effleurent nos cuisses. Des mûriers chargés de baies attendent les cueilleurs. La lumière a changé, les contrastes se sont atténués, les feuilles ont le même vert. Les mûres luisent.

Nous sommes trois. Le dernier me suit de près, chacune de ses foulées lui fait mesurer notre éloignement. Le bout de ses chaussures heurte mes talons comme pour me transmettre son effroi. Je le laisse entrer dans mon ombre, s'en vêtir s'il le désire, armure impalpable, rassurante, puisqu'à présent tout se tord et se penche sur nous.

Le terrain s'affaisse, des pierres déboulent. Des couvertures de mousse, depuis longtemps en route avalent ce qui traîne. Des tiges sans feuilles grattent pour se mouvoir. Des racines croisent de manière souterraine le chemin, elles serpentent, nous buttons sans les voir. Ça déborde, ronge, efface. Ça pourrait sous nos pieds. Un encombrement muet travaille à nous disperser. Soudain, un bourdonnement. Comme si notre arrivée avait surpris.

Venant du fouillis de feuilles, les voix de milliers d'insectes se rapprochent en un chœur menaçant. Nous sommes entrés dans un tunnel, des murs de sons à nos côtés, s'élèvent, épient. Ils nous soudent dans une même crainte : celle que les autres ne disparaissent, de n'être plus qu'un au lieu de trois. Le bourdonnement nous frôle, entre, tempête, piétine nos pensées, nous en vide, prend leur place. Le bruit de notre peur.

La première choisit pour nous où mettre les pieds, écarte les branches épineuses, s'immobilise. Ses cheveux noirs et lisses couvrent ses épaules. Elle se concentre, le bourdonnement devient assourdissant. Elle fixe son regard sur ces milliers de brin d'herbe, qui, telles des algues écrasées, révèlent ce qui reste du chemin. Elle penche la tête et sa chevelure glisse à la façon d'un voile vivant. Je voudrais ne rien voir d'autre. Je ne connaîtrais rien d'autre que la masse de sa chevelure et je m'y cacherais. Mais je retombe sur mes pieds, là où j'étais.

La plainte du chœur nous cerne et des voix dissonantes nous appellent. Nous ne voulons pas tout entendre. Seulement l'un ou l'autre. Le chœur gronde qu'il n'arrêtera jamais, même quand nous aurons disparu. Les voix grincent en désordre, elles enflent, elles font exploser les murs. Non, elles sont les murs et ce qu'il y a derrière. Et nous entendons les deux à la fois.

La première fait volte-face, détache ses pieds de la terre qui lui soutire déjà des racines. Le bout du chemin, c'est ici, et elle courbe le dos contre la clameur qui l'aspire, moi avec elle, nous avec elle. Je me retourne, le dernier

devient le premier. Il ouvre le chemin qui monte, serre les poings, tire sur le fil pour remonter à la surface, hâte le pas, n'ose pas courir. Le balancement prudent de ses bras n'apaise rien. Le bourdonnement change de tonalité. Fait vibrer le feuillage. Le bourdonnement voudrait nous dévorer, laisser là nos os, l'herbe pousserait entre nos côtes et nos mâchoires, à travers nos orbites.

À chaque pas, il jette rapidement un regard derrière lui. Nous sommes toujours trois. Plus vite, plus vite. Machinalement, il compte à rebours et se retourne. Nous sommes trois et courons ; un même poison en nous, d'abord sombre, sans contours, durci, il se met à briller, éclaire des angles coupants. Il nous faut courir pour de bon.

Nous courons sur le chemin sauvage. Le premier regarde derrière lui, trois, et maintient la cadence. Nous courons sans remarquer que les insectes se sont tus, que le bruit court en nous. Nous courons du chemin oublié à celui abandonné puis négligé, un chemin sans balises. La panique et le fou rire s'étranglent dans nos gorges. Nous courons sur le chemin que nous connaissons, quand l'absence de bourdonnement nous fait brusquement arrêter. À bout de souffle, nous aspirons et expirons le silence étonnant. Une porte s'était rabattue sur la foule des insectes.

Ici il y a de la place pour trois. Nous avançons l'un à côté de l'autre, la montée s'adoucit. En relevant la tête, j'aperçois le grand arbre au-dessus des autres, ses branches nues, même les plus fines sont visibles. Et à la disparue, nous ne voulons plus penser.

Nous aurions voulu l'oublier en chemin. Mais elle n'est pas loin, peut-être même la traînons-nous derrière nous, légère, de ses vêtements ne resteraient que des fils. La pluie aurait perlé et la neige aurait fondu sur elle, les feuilles et les aiguilles se seraient décomposées. Nous lui ferions traverser la nuit. Elle n'aurait toujours pas de nom. Nous dirions simplement *la petite*.

À la croisée du chemin et de la route, celui qui nous avait regardé partir, nous observe revenir. Il nous avait attendus, a entendu nos pas et tourne la tête. Son menton touche son épaule. Nous arrivons à ses côtés, il remet sa tête en place. Nous acceptons l'étrange, la bizarrerie et l'absurde. Il sort sa main de sa poche et marche entre nous.

Et le jour où nous nous jetons dans *l'autre temps*, il est là. C'est l'hiver, nous glissons sur la couche de glace qui recouvre le ruisseau. Nous aimons voir l'ombre noire qui apparaît et s'étale lorsque nos pas font se toucher la glace et la surface de l'eau. Lorsque dans un craquement sec et mouillé la glace se rompt, nous sommes jetés dans *l'autre temps*. Nos pieds s'enfoncent, nous crions dans notre chute, l'eau glacée nous mord, nous crions. Lui, nous regarde.

Nous ne rions pas de trembler, nous ne rions pas d'entendre nos dents s'entrechoquer. Nous ne sommes presque plus des enfants .
